REINE DU CLERGÉ, PRIEZ POUR NOUS

N° 300 – Juillet-Août-Septembre 2014 – 2,50 €
PARUTION LE PREMIER DIMANCHE DU MOIS



LE CHARDONNET

« Tout ce qui est catholique est nôtre »
Louis Veuillot

Enfants de la patrie

Si le rôle de l'Église, le rôle du prêtre est d'inculquer la pratique des vertus chrétiennes, cette même Église ne peut oublier le rôle social que le fidèle doit remplir.

La grandeur d'âme qui doit habiter en chacun de nous, doit avoir son rayonnement extérieur et son influence bienfaisante dans le milieu social. Le patriotisme n'est donc pas un sentiment de surface, un prétexte à des émotions faciles mais trop souvent passagères. Il est à proprement parler une vertu, et dans toute la force du terme, c'est-à-dire un acte raisonné qui s'impose à la conscience comme nécessaire, et donne ainsi naissance à un sentiment dont la mesure n'exclut ni l'enthousiasme, ni la profondeur.

La patrie est chose sacrée. Elle n'est pas le fait de conventions arbitraires des hommes. C'est Dieu qui a fait les peuples, c'est lui qui a partagé les races et circonscrit le sol qui devait convenir le mieux au développement matériel, intellectuel et moral de chacun ; c'est lui qui prédestine les nations comme il prédestine les individus et leur assigne leur rôle respectif dans la manifestation de sa gloire et dans l'accomplissement de son œuvre ici-bas. De même qu'il a fondé l'Église pour qu'elle soit la sauvegarde de nos intérêts surnaturels et la garantie efficace des moyens de salut, de même il a fondé les sociétés humaines pour qu'elles soient la sauvegarde de nos intérêts terrestres et la garantie efficace des moyens d'un certain bonheur en ce monde. « La patrie, disait le Père Lacordaire, est notre Église des temps, comme l'Église est notre patrie de l'éternité, et si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre qui est Dieu ». Ce point de vue élevé, qui reporte à Dieu la volonté expresse de fonder les nations avec la même attention providentielle qu'il a mise à fonder l'Église, est ce qui justifie le mieux l'obligation raisonnable des sentiments patriotiques. C'est Dieu qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Église, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour toutes les deux. La patrie et l'Église, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure se fortifient l'un par l'autre, s'élèvent l'un par l'autre. A cette pensée qu'en nous donnant une patrie, Dieu nous manifeste une prédilection providentielle, s'ajoute pour renforcer notre sentiment patriotique, la pensée des bienfaits plus spéciaux qu'Il a accordés à la race dans laquelle Il nous a fait naître. Et ainsi se fortifie en nous cet amour de la patrie, un des sentiments les plus sacrés qui puissent habiter notre cœur, sentiment profond qui se nourrit de l'histoire de notre passé chrétien et des souvenirs de notre vie personnelle où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été depuis les jours de notre enfance jusqu'aux agitations de notre maturité et à la perspective de notre tombeau. Là tout est saint, là rien n'est à perdre, aucune transaction ne doit toucher le seuil d'un endroit de notre âme aussi révéré.

Raisonnable dans son mode objectif, le patriotisme l'est encore dans sa manière vertueuse de tenir un juste milieu entre deux excès contraires : l'internationalisme d'une fausse fraternité universelle et une espèce de chauvinisme à outrance. Cet équilibre entre deux exagérations dont l'aliment n'est autre que la passion livrée à elle-même sans le contrôle de la raison, est la norme de toute vertu morale. Le patriotisme et tous les actes qu'il inspire, ne sauraient échapper à cette loi modératrice de notre vie morale et de chacune de ses manifestations. Il faut accepter ce fait voulu de Dieu du partage des nations et des races. Sauf exception le métissage n'est donc pas du tout à encourager. Alors même que notre raison serait impuissante à en découvrir le motif adéquat, notre cœur devrait faire écho à

Page 1 **Editorial** *M. l'abbé X. Beauvais*

Page 4 **Des commémorations à l'amour de la Patrie**

Page 4 **L'amour de la patrie est-il une vertu chrétienne ?** *par M. l'abbé F.-M. Chautard*

Page 10 **Allons, z'enfants de la patrie...** *par Michel Fromentoux*

Page 12 **Ernest Psichari (1883 – 1914)** *par le Père Jean-Dominique*

Page 15 **Redécouvrir Paris** *par M. l'abbé Ph. Bourrat*

Page 16 **Activités — Annonces**

la volonté divine. « Acceptons donc les bienfaits de Dieu, même quand nous ne savons pas dans quels trésors il les a puisés » disait encore le Père Lacordaire et attention à ces doctrines utopistes, à cette apparente générosité de ces appels à l'universelle fraternité, à la solidarité entre les peuples, se traduisant par une immigration sans contrôle.

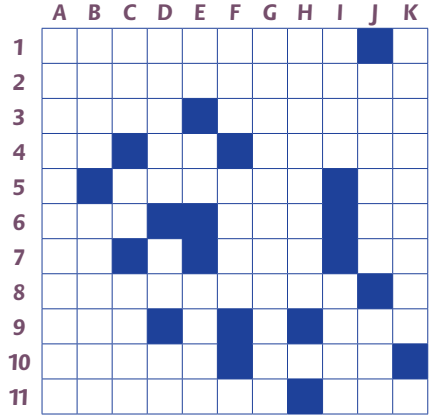
Derrière ces déclamations humanitaires, il y a cet appétit brutal de la jouissance exclusive des seuls biens matériels, la suppression de tout idéal élevé et l'impossibilité de cultiver à leur maximum d'intensité les vertus chevaleresques de bravoure, de force et d'héroïsme. L'utopie est un rêve que l'on peut aimer à caresser un instant, mais qui s'évanouit au réveil brutal de la réalité. Or, la réalité, telle qu'elle est, c'est que nous naissons enfants d'une race déterminée, d'un pays distinct des autres, bénéficiaires d'un héritage de traditions séculaires qui, avec le sang des aïeux, nous lègue le bienfait de la religion catholique, de l'éducation morale et intellectuelle la plus adaptée au développement intégral de notre personnalité dans ses exigences et sa dignité la plus haute. Comment dès lors s'insurger contre ce fait, comment ne pas reconnaître son bien-fondé et vouloir le supprimer au nom d'un idéal abstrait dont la chimère ne saurait résister à la réalité du monde, telle que l'a faite l'humanité, guidée providentiellement par Dieu ?


Combats à Verdun

Au cours des générations qui se succèdent et se remplacent les unes les autres, les nations demeurent les mêmes et cherchent instinctivement à se réformer si la force injuste les a un instant démantelées, tant il est vrai que la loi concrète et vivante des groupements respectifs des races et des peuples défie tous les raisonnements contraires et s'affirme comme la garantie du progrès de la civilisation et de l'humanité. Il y a dans la patrie quelque chose de tellement sacré que, lorsque nous arrivons, en lisant l'histoire, à l'un des ces moments où Dieu, par un jugement impénétrable, retire la vie à une nation, nous sommes saisis par cette patrie défaillante déjà disparue dans le lointain des âges, d'un amour qui voudrait la ressusciter comme si c'était la nôtre. Mais s'il y a entre les peuples des séparations nécessaires, il ne s'ensuit nullement que tout doive être rivalité et opposition entre eux. Les frontières matérielles, nécessaires, ne doivent cependant pas être des barrières élevées et consolidées par la haine, comme un certain mur à Jérusalem, contre lesquelles viendrait ex-

MOTS CROISÉS - Problème N° 07-14

par Cecilia DEM



DÉFINITIONS

HORIZONTALEMENT

1) *Un quinze août qui se sent oriental.* **2)** *Pour la même solennité on peut en admirer dans tous les musées du monde.* **3)** *C'est lors d'une autre fête religieuse qu'il est devenu « tendance » de le faire figurer sur nos tables – Il est préférable de ne pas en être un drôle !* **4)** *C'était du jaune ? – Saint typographiquement petit – Dans les années du demi-siècle dernier les écoliers anglais utilisaient encore ses « os ».* **5)** *Peccadille – Chemine.* **6)** *Le gendarme du monde radio-télévisuel – Piécette scandinave – Personnage peu sympathique de Brecht.* **7)** *Sœur mythologique du 3 – Figure sur le blason d'une ravissante ville de l'Isère célèbre pour son abbaye – Il faudrait beaucoup de piécettes du précédent pour assurer le fonctionnement de cette Radio Nationale.* **8)** *Art « francissime ».* **9)** *Exclamation d'aficionado – Ceux qui les détestent le plus sont les premiers à réclamer leur protection.* **10)** *Celui qui verra bientôt processionner les fidèles de Saint-Nicolas fut défini par Pie XII – Saint, orfèvre et... ministre.* **11)** *Les belles étoffes le sont soigneusement – A ses moulins.*

VERTICALEMENT

A) *À ne surtout pas glisser dans sa valise cet été !* **B)** *Il faut avoir parfois le « culot » de le faire – Attribut trinitaire de Shiva.* **C)** *À la pointe du continent africain – Sied – Entreprise danoise lauréate, en France, du « Prix de la carpette anglaise ».* **D)** *Marinière ou farcie, toujours exquise – Pourrait, dit-on, mettre Paris en bouteille – Saisi d'une impulsion.* **E)** *Moitié inversée – Personnage indéfinissable – Démentie.* **F)** *Ne s'y hissera pas ainsi ! – Infinitésimal ?* **G)** *On prépare soigneusement ceux de son été –.* **H)** *Papageno en est un.* **I)** *Bien sûr, s'il gravit le Machu Picchu à reculons. – Ce sont toujours les mêmes qui rechignent à s'acquitter du leur.* **J)** *Fait tache – Intrusion maritime.* **K)** *Trop de taux le sont !*

SOLUTIONS du N° 06 - 14

HORIZONTALEMENT :

1. CARTOMANCIE. **2.** HOMARDS - OUI. **3.** ISARDS - OUF. **4.** RT (Rôt) - OOSTKAMP. **5.** ŒIL - OUÏR. **6.** NORMANDIE. **7.** NARGUA - AIT (Association des Internautes Territoriaux) - . **8.** NTIU (Nuit) - LEWSI (Lewis). **9.** ÇA - ÉPI - AE (Albert Einstein). **10.** IRISÉS - KO. **11.** CARTE.

VERTICALEMENT :

A. CHIROMANCIE. **B.** AOSTE - ATAR. **C.** RMA – I.N.R.I. **D.** TAROLOGUES. **E.** ORDO – RU - PEU. **F.** MD - SOMALIS. **G.** AS - TUA. **H.** OKINAWA. **I.** COUARDISE.- KT. **J.** IUFM (Instituts Universitaires de Formation des Maîtres) – ITI (ET) - KT. **K.** EI (Entreprise Individuelle) – PIE - ZOÉ.

pirer toute fraternité réelle, c'est-à-dire toute charité. A l'internationalisme naïf, apatride et utopiste, s'oppose un chauvinisme déraisonnable, parfois même outrancier. La passion le menant plus que la rectitude du jugement, la nation serait pour lui un champ clos, un camp fermé sans aucune ouverture sur le dehors. Ce chauvinisme à outrance pense que la perfection du développement matériel, intellectuel, artistique et moral, la vertu et même la religion seraient le patrimoine exclusif d'une race, que du moins telle nation devrait en avoir l'apanage de façon si singulière que tout ce qui se produit en dehors d'elle paraîtrait marqué d'une tare d'infériorité ; c'est une sorte de patriotisme rageur et sectaire ; or la raison doit juger avec droiture et en dehors des motifs de passion. On ne nationalise pas ce qui peut et doit appartenir à l'âme de tout homme : la religion catholique, les mœurs vertueuses, un certain progrès scientifique. Dans le sermon sur la Montagne, Notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas limité l'obligation de ses préceptes à une race ou à un peuple. L'Église qui continue Jésus-Christ est la société universelle appelant tous les individus de toutes les nations à la même destinée. Son prosélytisme franchit toutes les frontières, et ses missionnaires vont partout dans le monde annoncer le royaume céleste. Il n'en reste pas moins qu'une profonde conviction doit demeurer en nous, celle du rôle chrétien de la France, la conviction des destinées religieuses de la France qui doit engendrer en nous, l'espérance sans lassitude de voir un jour l'accomplissement de ce rôle. Ce devrait être l'âme de notre patriotisme, ce qui lui donne sa véritable raison en même temps qu'il en justifie l'enthousiasme. Faut-il croire à la vocation de la France ? Si l'Evangile et la patrie se séparent, c'en est fait de nous, parce que c'en serait fait de notre caractère national. Les ennemis intérieurs de la France cherchent à la séparer de sa tradition religieuse et à empêcher sur elle le rayonnement de l'Evangile.

Il faut quand même garder l'espérance et croire au salut des nations et au nôtre, priant Dieu que la France ne puisse supporter plus longtemps ni l'anarchie, ni le despotisme. Et nous savons que seul le catholicisme peut apporter l'ordre juste et vrai. Le combat est particulièrement difficile puisque dans notre pays tout ce qui a relent d'ordre naturel et d'ordre chrétien est officiellement méprisé et persécuté. Mais ne confondons pas la patrie avec les gouvernements transitoires qui détiennent l'autorité et la force. Le gouvernement d'un pays n'est pas la nation bien moins encore la patrie. Notre patrie c'est le sol qui nous a vus naître, le sang et la maison de nos pères, l'amour de nos parents, les souvenirs de notre enfance, nos traditions chrétiennes, nos lois, nos mœurs chrétiennes, nos libertés, notre histoire et notre religion. Elle est tout ce que nous croyons et tout ce que nous aimons. Le gouvernement n'est pour nous qu'un moyen de conserver tous ces biens dans leur ordre et leur sécurité, et si, loin d'accomplir cette mission, il la trahit ou la déshonore, nous nous réfugions dans les sentiments de la patrie pour y chercher secours, espérance et consolation, et nous travaillons par l'action et la prière à un bien futur, celui de sa conversion. La double image de l'Église et de la patrie rappelle beaucoup de choses, beaucoup de souvenirs, le berceau, le baptême, le retour à Dieu pour certains, les amitiés de jeunesse, des aspirations satisfaites ou blessées, des deuils, des joies spirituelles.

Il faut aimer sa patrie, mais aussi la servir quand c'est encore possible. Tout amour dès qu'il est généreux demande à se traduire par le dévouement positif. Notre patrie, en effet, n'est pas une abstraction vide, un nom sonore et flottant qu'on répèterait à certaines heures pour exciter une émotion superficielle et sans consistance. Notre patrie est une réalité vivante, faite du mouvement intime de ses membres et des relations qui les hiérarchisent et les unissent. Son organisation sociale, les lois justes qui la régissent, l'autorité légitime qui en assure la fixité et une certaine évolution raisonnable sont comme autant de manifestations d'une réelle vitalité. Aimer efficacement sa patrie, c'est donc s'intéresser à sa vie, s'insurger contre tout ce qui en détruit la réalité. Si les vertus de l'homme privé sont à faire valoir, il faut recommander les vertus de la vie publique, le courage civil. Si notre cœur bat pour Dieu, il doit battre aussi pour notre pays afin qu'il y ait sa place et la première. Faut-il s'en désintéresser personnellement et se tenir entièrement hors de la vie publique ? Non, déjà avoir de solides convictions, les tenir fermement, les défendre et les propager, tel est l'un de nos devoirs. Enfin, rappelons-nous toujours que les hommes passent, les dynasties s'éteignent, les empires s'effondrent, les démocraties s'enlisent dans la décadence qui en est la conséquence inéluctable, mais les principes demeurent, subsistent en eux-mêmes dans l'éternelle vérité de Dieu, les principes demeurent immuables comme le granit.

C'est dans une perspective d'entière confiance en Dieu qu'il faut aborder la question de l'amour de la patrie, si l'on ne veut pas, au spectacle de ce qu'est notre patrie, perdre toute espérance et démissionner.

Abbé Xavier BEAUVAIS

Remerciements

Chers fidèles,

C'est dans le cœur de l'Immaculée que nous venons vous traduire notre immense gratitude pour votre générosité. Les prières que vous avez offertes pour notre nouvelle fondation vous « enchaînent » avec vos chères intentions dans les murs du monastère et Elle ne les oubliera jamais. Dans le silence de la prière nous restons à vos côtés, vous remerciant pour votre soutien si providentiel et si précieux pour notre vie contemplative.

En la cause de notre joie,

Vos moniales dominicaines,
30 avril 2014

Messe d'adieu

de M. l'abbé
Xavier Beauvais

dimanche 7 septembre 2014
à 10 h 30

suivie d'un pot d'adieu
sur le parvis

Des commémorations à l'amour de la Patrie

Péguy, Cochin, Fournier, combien de talents fauchés par la Grande Guerre en sacrifice pour la patrie ?

Les commémorations qui se célèbrent en cette année 2014 offrent l'occasion de se rappeler l'amour de la patrie, la vertu qui en est le siège, les hommes qui en furent les modèles mais aussi les déviations possibles. C'est pourquoi ce présent *Chardonnet* consacre un dossier à cette question. En laissant à des publications plus étoffées le soin d'en approfondir certains aspects, il entend montrer la grandeur de la vertu de piété envers la patrie, en donner un modèle en la personne de Psichari et aussi une contrefaçon dans le jacobinisme. Puissent ces quelques articles aviver notre vertu de piété et nous faire aimer comme il convient notre patrie charnelle.

L'amour de la patrie est-il une vertu chrétienne ?

— *Abbé François-Marie Chautard* —

Si le catholicisme était ennemi de la patrie, il ne serait pas une religion divine.

Saint Pie X [1]

N'en déplaise à Jean-Jacques, l'homme est un animal social.

Dès lors, il serait inconséquent de parler de perfection morale sans envisager les rapports qu'entretient l'homme, d'une part avec Dieu, et d'autre part, avec ses congénères.

Ces rapports comportent des relations, des échanges, des devoirs et des droits. De là existe en l'homme une vertu qui lui donne de bien s'acquitter de ses différents devoirs envers autrui, Dieu, la société, ou son semblable. Cette vertu, c'est la justice.

Incontestablement, les devoirs varient en fonction des diverses sortes de relations : le devoir envers le bien commun de la société n'est pas le même qu'envers un simple particulier. De même, les devoirs varient suivant les personnes : Dieu, nos parents ou un inconnu. C'est pourquoi la justice se ramifie en plusieurs espèces et parties.

Or, il est une vertu souvent méconnue tant l'esprit moderne est pétri d'ingratitude. C'est la vertu de piété en tant qu'elle s'étend au pays, à la patrie.

Lorsqu'il se penche sur la vertu de justice par laquelle « la volonté est rendue prompte à rendre à chacun ce qui lui est dû », saint Thomas examine les bénéficiaires de la justice. Or, ceux-ci sont multiples et de divers ordres. Il y a par exemple le commerçant auquel on doit donner la somme exacte requise pour payer un objet acheté. Ce cas est assez simple dans la mesure où le dû – la « note » – est précis, exact. Une fois que l'acheteur a réglé la facture, il est quitte de tout devoir en justice.

Ce type de dû relève strictement de la justice parce qu'il répond à un dû strict (rendre une somme exacte).

Mais quand il s'agit de Dieu, de ses parents, de son pays, peut-on jamais s'estimer quitte ? La justice est-elle strictement appliquée ? Et peut-on appliquer cette justice ? Peut-on par exemple rendre en toute justice le culte qui est dû à Dieu ? Peut-on rendre à ses parents un bien équivalent au bien de la vie qu'ils nous ont communiquée, sans même compter l'éducation ?

Il est clair que non. C'est pourquoi certaines espèces de justice n'ont pas la raison *parfaite* de justice parce que le dû est impossible à rendre dans toute son amplitude. C'est le cas de trois vertus :

– la *religion*. Nous devons un culte à Dieu, mais de nous-mêmes nous n'arriverons jamais à rendre un honneur à la mesure de la grandeur de Dieu. De même, nous ne pourrons jamais assez remercier Dieu et lui rendre autant qu'il nous a donné [2].

– la *piété*. Cette espèce de justice regarde la dette de reconnaissance envers nos parents, entendu au sens strict comme au sens large des Anciens et de la Patrie. Ainsi s'exprime saint Thomas : « La piété, qui est due principalement aux parents, s'étend à tous ceux qui nous sont unis par le sang en tant qu'ils descendent des mêmes parents, puis elle s'étend aux compatriotes en tant que nous avons en commun le même sol natal » [3].

– *l'observance*. Elle consiste dans la reconnaissance et l'honneur dus aux personnes de grand mérite et de grande vertu, c'est-à-dire les grands hommes d'un pays : les saints, héros militaires, hommes d'État, etc. Or, l'excellence de la vertu n'est jamais récompensée à égalité.

Que cette égalité soit inaccessible dans toute sa perfection ne rend pas la

1. Allocution *Nous vous remercions*, 19 avril 1909.

2. Par Jésus-Christ, c'est toutefois possible, puisque le sacrifice de la messe rend à Dieu un honneur infini.

3. II Sent. d.33, q.3, a.4, ql.1, ad2.

vertu surérogatoire. C'est même tout le contraire. Puisque l'homme ne saurait jamais rendre autant qu'il a reçu à Dieu, à ses parents ou à sa patrie, il n'est jamais quitte. C'est dire si l'homme est invité à pratiquer cette vertu !



Saint Rémi baptise Clovis

En quoi consiste la piété « patriotique » ?

Il ne s'agit pas ici de la ferveur avec laquelle on prie le Seigneur mais de la vénération que nous portons à nos parents et à notre patrie en tant qu'ils sont au principe de notre existence. Selon le mot de Cicéron, « la piété est l'exact accomplissement de nos devoirs envers nos parents et les amis de notre patrie ».

Car nous sommes des héritiers et des débiteurs. Ainsi l'enseigne saint Thomas dans sa clarté coutumière : « L'homme est constitué débiteur à des titres différents vis-à-vis d'autres personnes, selon les différents degrés de perfection qu'elles possèdent et les bienfaits différents qu'il en a reçus.

« À ce double point de vue, Dieu occupe la toute première place, parce qu'il est absolument parfait et qu'il est, par rapport à nous, le premier principe d'être et de gouvernement.

« Mais ce titre convient aussi, secondairement, à nos père et mère et à notre patrie, desquels et dans laquelle nous avons reçu la vie et l'éducation. C'est pourquoi, après Dieu, l'homme est surtout redevable à ses père et mère et à sa patrie. En conséquence, de même qu'il appartient à la religion de rendre un culte à Dieu, de même, à un degré inférieur, il appartient à la piété de rendre un culte aux parents et à la patrie. D'ailleurs, le culte des parents s'étend à tous ceux de la même ascendance, comme le montre Aristote. Or, dans le culte de la patrie est compris le culte de tous les concitoyens et de tous les amis de la patrie. C'est pourquoi la piété s'étend à ceux-là par priorité »[4].

On parle de « culte », d'ordinaire réservé à Dieu, car l'honneur rendu au père et finalement à toute autorité est dans le prolongement de l'honneur rendu à Dieu puisque l'autorité créée est un reflet de l'autorité divine[5]. C'est pourquoi l'apostasie régnante s'accompagne nécessairement d'une crise de l'autorité. De même, la restauration des droits du père et de toute autorité ne peut résulter durablement que de la restauration des droits de Dieu.

Enfin, puisque « les relations de consanguinité et de concitoyenneté touchent aux **principes de notre être** de plus près que celles d'amitié »[6], l'honneur et la piété s'adressent d'abord aux parents et aux autorités. Lorsque certains catholiques s'échinent à montrer que l'Église devrait s'abstenir de toute considération politique, ils manifestent ainsi le sens étroit et rachitique de leur vertu de justice.

La patrie, principe de notre être

Encore faut-il définir ce qu'on entend par patrie. Au premier sens, c'est la terre des pères. Comme l'écrivait Charles Péguy : « La patrie est une certaine quantité de terre où on parle une langue, où peuvent régner les coutumes, c'est un esprit, une âme, un culte, c'est la portion de terre où une âme peut respirer. Une terre qui est arrivée à être pour nous une maison ». A cette notion de la patrie charnelle, le R.P. de Chivré apportait un complément bienvenu : « À la naissance d'une patrie, il y a un choix, un mariage psychologique, une "épousaille" morale, entre un homme et un lieu, et c'est cette résultante entre le temporel adopté et l'attachement libre et définitif de l'humain au temporel qui compose la patrie : un sol choisi par un homme, et un homme préférant ce sol pour aboutir à des activités conjuguées entre le sol et l'homme : telle est la patrie.

« Donc, deux éléments : un élément charnel, un élément libre et psychologique. Ce choix d'une patrie entraîne des occasions d'action déclenchées par le sol, la mer, la montagne, les mines, etc. Le sol est un principe d'activité. L'État, responsable d'une patrie, a pour premier devoir d'obliger le sol à fournir son maximum d'activité à l'homme »[7]. Mais au-delà de la terre, c'est l'héritage des Pères : non seulement le sol, mais le sang, les biens, les principes, la religion : les dieux de nos pères.

Dans son commentaire sur l'article de saint Thomas cité ci-dessus, Cajetan insiste sur la notion de principe au fondement de cette vertu. La patrie est pour nous un principe. Cela peut surprendre au premier abord. Mais à y bien réfléchir, ne sommes-nous pas dépendants du passé national ? Si nous sommes chrétiens, ne le devons-nous pas à nos aïeux ? Les mœurs chrétiennes auxquelles nous avons été accoutumés ne sont-elles pas un héritage de nos pères ? Notre langue précise et structurante pour l'esprit n'est-elle pas le patrimoine légué par nos an-

4. II.II.101, 1, c.

5. Ibidem, ad 1[um].

6. Ibidem, ad 3[um].

7. Père de Chivré, « Le Mal », *Carnets spirituels* n° 19, décembre 2008, p. 45.

Église Saint-Nicolas du Chardonnet
23, rue des Bernardins – 75005 Paris
Téléphone 01 44 27 07 90 – Fax 01 43 25 14 26
E-mail : stnicolasduchardon@free.fr
www.saintnicolasduchardonnet.fr
Directeur de la publication :
Abbé Xavier Beauvais
Composition : www.actuance.eu
Impr. Moutot - 92100 Montrouge
ISSN 2256-8492 – Tirage : 1600 ex.
CPPAP N° 0316G87731

ciens ? Les cathédrales, les châteaux, les monuments qui embellissent nos villes ne contribuent-ils pas à façonner une atmosphère à laquelle nous ne prêtons plus attention ? La foi gravée dans la pierre de nos églises de village, des murs de nos vieilles maisons, de nos calvaires de campagne, n'est-elle pour rien dans la transmission de la civilisation et de la culture catholiques ? Celui qui a quelque peu voyagé sait combien la société laisse une empreinte extrêmement forte et durable sur ceux qui lui appartiennent ; en sorte que l'homme se construit sur un passé et qu'il ne fait qu'édifier sur ce passé, cet héritage. Il faut avoir une mentalité d'adolescent pour s'imaginer qu'un homme se construit seul en faisant fi de ses racines.

Ce culte des pères était si ancré dans l'Antiquité païenne qu'il était au fondement de toute société et du droit des sociétés [8]. L'Antiquité avait même versé dans l'excès inverse en offrant aux pères un culte divin. L'Église a certes corrigé ce travers mais en insistant sur la grandeur de ce culte : « Après Dieu, dit saint Thomas, c'est à nos parents et à la patrie que nous devons le plus" (IIa IIae, q. 101, a. 1). Le vrai patriotisme est la vertu morale de piété filiale, qui, sous la lumière de la foi surnaturelle et de la prudence chrétienne, est, comme chez un saint Louis, chez une sainte Jeanne d'Arc, une vertu infuse, parfaitement subordonnée à l'amour de Dieu et de tous les hommes en lui » [9].

Quels sont alors les moyens de rendre un culte à la patrie, aux pères ?

Ce culte [10] se réalise tout d'abord à travers la mémoire et l'honneur rendu aux anciens et aux héros. En cela, les commémorations des héros de la guerre de 1914 sont un acte de justice élémentaire envers ceux qui ont défendu voire libéré le sol de la patrie, l'héritage des pères. Et pour nombre de chrétiens, ce sang versé pour la France était un sang versé en réparation des crimes de la France anticléricale et maçonne. Et ils allaient à la mort dans cet esprit. « Nous savons bien nous autres, que notre mission est de racheter la France par le sang » écrivait Psichari. [11].

Histoire nationale et vertu de piété

Cette mémoire reconnaissante passe également par la connaissance de l'histoire de notre pays. Un homme ignorant de l'histoire de son pays est un inculte doublé d'un ingrat. On mesure ici tout ce que la destruction de l'apprentissage de l'histoire révèle comme vice contraire opposé à la piété nationale. En outre, dans le cas de notre pays fondé au baptême de Clovis, la dimension chrétienne est si forte qu'une compréhension de notre histoire est inséparable d'une connaissance de son histoire religieuse. À ce titre, il est important de connaître nos saints nationaux et locaux et de leur rendre un culte. Là encore, à l'heure du mondialisme progressant, rappeler cette leçon de bon sens si ancrée dans l'esprit de nos aïeux est de nécessité nationale !

Au-delà du devoir de mémoire envers les anciens s'ajoute l'honneur rendu aux autorités légitimes en place, acte de justice qu'on appelle observance. Une précision est ici nécessaire tant la piètre qualité des gouvernants tend à faire douter de ce devoir. Saint Thomas a prévu l'objection : « Si les supérieurs sont mauvais, ils ne sont pas honorés à cause de l'éminence de leur vertu personnelle mais à cause de l'éminence de leur dignité, qui les rend ministres de Dieu. En outre on honore

8. Cf. Fustel de Coulanges, *La cité antique*, innombrables rééditions. Ce dernier montre que les lois de la famille et de la cité étaient liées au culte des anciens. Par exemple, le mariage était obligatoire parce que son abstention signifiait l'extinction du culte des pères par leurs fils ; les filles étaient exclues de l'héritage paternel parce qu'elles étaient destinées à s'unir en mariage à l'homme d'une autre famille et donc à abandonner le culte de leurs pères pour celui des pères de leur mari.

9. Père Garrigou-Lagrange, *L'amour de Dieu et la croix de Jésus*, tome I, Les Éditions Militia, 1953, p. 265.

10. Cf. IIa IIæ, 102, 3.

11. Cité par le R.P. Jean-Dominique, O.P., *Le Père Roger-Thomas Calmel*, Clovis, 2013, p. 35.

Concerts spirituels d'orgue

« Quatre mains et quatre pieds »

avec Mme Susanna Veerman et M. Win Does (Pays-Bas)
Oeuvres de Sachsen-Weimar, Boëly, Mozart, de Boeck, Dubois, Bélier.

Dimanche 6 juillet 2014 à 17 h 45 - entrée libre

«Soprane et Orgue»

avec Mme Marlys Austin et M. Lynn E. Nielsen (États-Unis)
Oeuvres de Balbastre, Franck, Bach, Caccini, Dupré, Gounod, Dubois.

Dimanche 10 août 2014 à 17 h 45 - entrée libre

« L'orgue serviteur de Dieu à travers le temps »

M. Jean-Christophe Souberbielle (Montpellier)
Oeuvres de Buxtehude, Bach, Dupré, Alain.

Dimanche 7 septembre 2014 à 17 h 45 - entrée libre

CARNET PAROISSIAL

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Loïcia URVOIS	25 mai 2014
Charlotte PERIE	7 juin 2014
Louis FOUCOU	22 juin 2014
Ambroise COCAULT-DUVERGER	28 juin 2014

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

Thierry ADJAHO, 22 ans	27 mai 2014
Mireille BOTTINEAU, 68 ans	18 juin 2014
Jacqueline BESNARD, 88 ans	27 juin 2014

en eux la communauté tout entière, dont ils sont les chefs » [12].

La transmission du patrimoine

Il va de soi que cette vertu de piété suppose de transmettre un patrimoine. Or, cette transmission est d'abord celle de la famille, de la race, de la patrie. Cela était si ancré dans l'Antiquité païenne – chez les Indiens, Grecs ou Romains – que le célibat était rigoureusement interdit comme nous l'avons rappelé. En effet, la transmission de la vie est la prolongation d'un bien commun. Ainsi l'écrit saint Thomas :

« La génération humaine a de multiples fins : la continuité de l'espèce d'abord, la continuité aussi d'un certain bien politique, je veux dire la continuité d'un peuple dans une même cité ; la continuité encore de l'Église, qui est le rassemblement des fidèles. Une telle génération doit donc obéir à des lois différentes. Ordonnée au bien de nature, à la continuité de l'espèce, la génération est orientée vers cette fin par la nature qui l'y incline : on dit en ce sens qu'elle est un office de nature. Ordonnée au bien de la cité, elle est soumise aux dispositions de la loi civile. Ordonnée au bien de l'Église, elle devra se soumettre au gouvernement ecclésiastique » [13].

De nouveau, on mesure tout ce qu'une société contraceptive et avorteuse signifie comme vice opposé à la patrie.

Cette transmission du patrimoine est ensuite la transmission des principes de civilisation. La foi, bien évidemment, et l'histoire, nous en avons traité, mais aussi les bonnes coutumes de notre pays. C'est enfin la conservation des monuments matériels de notre pays.

À ce titre, on est parfois étonné de voir la légèreté avec laquelle un patrimoine familial est dilapidé par les héritiers. Alors que jadis on s'attachait à la terre, aux meubles, aux biens des siens, il semble parfois que tout cela compte peu aux yeux des contemporains en comparaison des biens purement financiers et pourtant si impersonnels. Si seulement c'était pour entrer au monastère par amour de la patrie céleste !

Enfin, il est clair que cette vertu incline l'homme au service du bien commun de la Cité et pas seulement de sa famille, de ses coreligionnaires, de son clan ou de son parti. Et cela va du don de son sang pour la patrie au respect des usages, de la propreté, à la préférence nationale.

Ainsi l'enseignent les papes. Selon Benoît XV : « Si la charité s'étend à tous les hommes, même à nos ennemis, elle veut que soient aimés par nous d'une manière particulière ceux qui nous sont unis par les liens d'une commune patrie » (Lettre du 15 juillet 1919). Et Pie XII, dans son encyclique « *Summi Pontificatus* » (1939), ajoute : « Il existe un ordre établi par Dieu selon lequel il faut porter un amour plus intense et faire du bien de préférence à ceux à qui l'on est uni par des liens spéciaux. Le Divin Maître Lui-même donna l'exemple de cette préférence envers sa terre et sa patrie en pleurant sur "l'imminente destruction de la Cité sainte" ».

Que faire désormais, pour instruire et éduquer nos enfants sans les soumettre aux « *programmes expérimentaux* » ?

Les écoles vraiment libres de leurs programmes et hors contrat sont trop rares, souvent très éloignées et fort onéreuses.

Le Cours Saint Dominique Savio - Sainte Maria Goretti
(Association : COURS PRIVÉ CEFOP)

qui propose un enseignement catholique traditionnel par correspondance
DE LA 11e À LA TERMINALE DEPUIS 1981
offre une solution pratique, économique et adaptée à de nombreux cas.

Siège : Les Guillots - 18260 Villegenon
Informations : courspriveecefop.org
Secrétariat : Cours Privé CEFOP - BP 16 - 79 390 THÉNEZAY
Téléphone : 09 61 51 06 16 - *Télécopie :* 05 49 69 05 95
Courriel : secretariat@courspriveecefop.org

Horaires des messes

Dimanche

8 h 00 : Messe lue
9 h 00 : Messe chantée grégorienne
10 h 30 : Grand-messe paroissiale
12 h 15 : Messe lue avec orgue
16 h 30 : Chapelet
17 h 00 : Vêpres et Salut du T.S.S.
18 h 30 : Messe lue avec orgue

En semaine

Messe basse à 7 h 45, 12 h 15 et 18 h 30

La messe de 18 h 30 est chantée aux fêtes de 1re et 2e classe.

Le don de piété

Si la piété est une vertu, elle est aussi un don du Saint-Esprit. Ce dernier n'a certes pas pour objet direct les devoirs de piété envers la patrie. Cependant, dans la mesure où ce don incline l'âme à voir en Dieu un père et dans les autres chrétiens des frères, ce don contribue puissamment à la vie en société.

Au regard de la justice exercée envers les hommes, ce don nous aide à assouplir ce qu'il pourrait y avoir d'un peu rugueux dans la vertu de justice et à mettre de l'onction dans les contacts parfois secs avec les hommes. Le don de piété apporte avec lui un onguent de douceur qui parfait la justice et lui donne un visage humain.

« C'est la fleur de la civilisation chrétienne, conclut Mgr Lefebvre. Là où manque cette grâce du Saint-Esprit, il y a le risque de retomber dans la mondanité, où les manifestations extérieures de sympathie vis-à-vis du prochain sont souvent fausses ou exagérées, où elles manquent de sincérité, où elles ne sont que de pures formalités, tandis que la civilisation chrétienne est inspirée par l'Esprit Saint, par le véritable esprit d'humilité et de charité, d'amour du prochain et d'amour de Dieu, amour qui est inspiré par Dieu » [14].

12. II. II. 103, 2, ad 2.

13. *Contra Gentes*, L.4, q.78.

14. Mgr Marcel Lefebvre, *La sainteté sacerdotale*, textes présentés par M. l'abbé P. Troadec, Clovis, 2008, p. 258.

11 ans au service de Saint-Nicolas-du-Chardonnet



Prise de Saint-Nicolas, le 8 décembre 2003 par les sans-papiers

Après 11 années passées au service des âmes parisiennes, M. l'abbé Xavier Beauvais est appelé à Lille où il exercera un apostolat sans doute aussi énergique qu'au cœur de Paris.

Onze années de passées, c'est aussi onze années d'histoire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet avec des événements divers, des processions, des manifestations, des restaurations.

Onze années de passées, c'est sans doute des événements ponctuels parfois médiatisés comme les manifestations contre le *Da Vinci Code* ou la loi Taubira, mais c'est surtout la garde du lundi après-midi assurée tou-



Ordination de M. l'abbé Gaud en 2004



Chœur et orchestre (en 2005)



Jubilé sacerdotal (60 ans du R.P. Baillif) le 15 août 2005

Procession du 11 février 2008 et mission mariale





Abjuration du pasteur Sandmark en 30 juillet 2006



Anniversaire en 2007 des 30 ans de la restauration du culte traditionnel à Saint-Nicolas-du-Chardonnet



Restauration de la sacristie en 2006

jours aussi fidèlement, la centaine de baptisés catéchisés inlassablement et préparés au baptême, les centaines de prédications toujours soigneusement préparées et méditées, les innombrables entretiens !... Et oublierons-nous les centaines de livres méthodiquement classés et vendus au profit de la paroisse ?



Restauration des grandes orgues en 2008 (pendant...



... et après)



Char du pèlerinage (Pentecôte 2011) à l'initiative de M. le Curé

Défilé de Jeanne d'Arc en 2011





Manifestation sur la place du Châtelet baptisée place du Chapelet, ô pieux lapsus ! (octobre 2011)



Journée des baptisés en 2013



Kermesse au cirque d'hiver



Journée des familles en 2014

Allons, z'enfants de la patrie...

— *Michel Fromentoux* —

La démocratie, c'est bien connu, subvertit, souille et rabaisse tout ce qu'elle touche. Quand elle s'en prend à un sentiment aussi noble que le sentiment national, cela relève de l'immonde.

La patrie, jadis, était la terre des pères, le pays de la naissance et de l'éducation. L'aimer consistait à rendre à la France les devoirs de la piété et les honneurs du respect et de la fidélité. La France était un être moral doté de vertus, dont nos ancêtres voulaient se montrer dignes. Car ils se savaient avant tout héritiers d'un vieux pays plongeant ses racines profondément dans l'histoire.

Ils n'oubliaient point ce qu'il y avait eu de merveilleux dans la naissance de leur pays sur une terre autrefois perle de l'Empire romain, laquelle, irriguée par le sang de multiples martyrs, de saint Pothin et sainte Blandine à saint Irénée et saint Denis, affirmait déjà anciennement son identité chrétienne. Puis avaient déferlé les barbares, et la Gaule était restée encore quelque temps comme une pièce en quête d'auteur jusqu'à ce que se produisît la prodigieuse rencontre entre la volonté des évêques, notamment saint Remi, et l'ambition d'un chef barbare, Clovis, roi des Francs, de mettre sa force et ses qualités de meneur d'hommes au service d'un grand projet.

On n'admirera jamais trop ce qu'il y eut de miraculeux dans cette rencontre entre la volonté divine et une volonté politique à l'aube de notre histoire. Ce n'est pas l'effet du hasard si Clovis, roi des Francs, voyant très intelligemment la forte identité chrétienne de ce peuple politiquement désemparé par tant d'invasions, en adopta la religion pour lui donner l'armature institutionnelle qui lui manquait et s'engagea, avec ses hommes d'armes, pour les générations à venir, à défendre l'Église, à reconnaître la Vérité et à y conformer sa vie personnelle et la vie de la cité.

La « doulce France »...

Les chevaliers français entretenaient avec la « doulce France » des liens charnels : sa douceur était bien réelle, apaisant les cœurs et tempérant les mœurs, on l'admirait pour ses vertus de miséricorde, de chevalerie, de courage et d'honneur, on l'appelait « *royaume de France* », « *maison des fleurs de lys* ».

À la patrie, au Moyen Âge, on devait la piété en vertu de la justice. Il s'agissait de se reconnaître débiteur à cause des bienfaits reçus d'abord de Dieu, ensuite de ses parents, puis de sa patrie. Si l'on était chevalier, on pouvait être amené à donner sa vie pour elle, mais aucune obligation n'était imposée au commun des citoyens de mourir pour la patrie sur simple réquisition du prince. L'on sait comment le saint roi Louis, dont nous fêtons cette année le huit centième anniversaire de la naissance, rendit au roi anglais, son beau-frère, quelques terres conquises par Philippe-Auguste, à seule fin de mettre amitié entre leurs fils qui étaient cousins germains. À cette époque, on ne mettait pas la patrie au-dessus de tout, car la charité primait. C'est encore ce que voulait montrer Louis XV, le soir de la victoire de Fontenoy (11 mai 1745), disant à son héritier ces paroles profondément royales : « Mon fils, voyez ce que coûte un triomphe. Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes. La vraie gloire c'est de l'épargner »

Jusqu'au XVIII[e] siècle, la patrie resta incarnée : on s'élevait à la notion de salut de la communauté temporelle par toute une série d'attachements familiers. Le concept de patrie était perpétuellement nourri des réalités les plus concrètes, relié aux racines les plus profondes de la vie quotidienne et résumé dans la fidélité à une famille de chefs qui symbolisaient la pérennité d'un héritage et le lien entre le passé et l'avenir du pays. Le sort de la patrie était lié à la sauvegarde des cités, des toits familiers, des bornes de villages, des murailles des villes, des corps de métiers, des coutumes régionales, ces particularismes s'élargissant à la notion de communauté plus vaste à travers l'image du roi, être de chair et de sang, fédérateur paternel au-dessus des passions des uns et des autres. Et ces institutions, fidèles aux conseils de la nature et à la tradition catholique, débouchaient, non sur un repliement, mais sur une ouverture à l'universel : la patrie, lieu d'amitié entre les hommes, lieu de floraison du goût et des vertus propres à la France, enrichissait du fruit de sa longue expérience le bien commun de la civilisation.

Quand la patrie cessa d'être la France

Les penseurs du XVIII[e] siècle flattèrent l'Homme en lui élevant le culte dû jusqu'alors à Dieu seul ; ils voulurent faire de l'Homme un être désincarné coupé de toute transcendance, toujours semblable et égal à lui-même. L'appartenance à la patrie ne fut plus que le fruit d'un contrat entre ses membres. On fit table rase du passé ; la patrie devint une abstraction déifiée, nourrie par la seule raison, où le salut commun ne reposa plus que sur la passion des individus pour la chose publique, la *res publica*, la « volonté générale », dépouillée de tout autre lien affectif. La nouvelle patrie fut d'abord « tout pays où l'on est bien » [1]. Elle devint ensuite celle des philosophes des Lumières : « tout pays où l'on est bien par la vertu des droits du genre humain ». Enfin elle se réalisa pleinement dans la « patrie de la Révolution », c'est-à-dire dans les Droits de l'Homme. Ce n'était déjà plus la France et la France ne représentait pour cette « patrie » qu'un

support et un instrument. Le patriotisme jacobin le divinisait, l'adorait, le plaçait au-dessus de tout, déclarait à ses ennemis une haine inexpugnable et réquisitionnait en masse à son service les vies des *z'enfants de la patrie*.

L'État omnipotent, qui avait détruit ou affaibli les liens charnels – familles, corporations, provinces et, bientôt, le roi lui-même – devint le seul distributeur des libertés. Dès lors, le patriote n'était plus un héritier, donc un *débiteur*, mais un *créancier*, sujet de droits qu'il n'attendait et ne pouvait même exiger que de l'État. Peu à peu, l'on vit de nouveaux venus s'installer comme en pays conquis attirés par nos avantages sociaux mais nullement désireux de s'assimiler…

Mais surtout, les Droits de l'Homme et du citoyen déclarés au monde par la tonitruante déclaration du 26 août 1789, n'étaient pas ceux de l'homme en tant que *citoyen*, mais ceux du citoyen en tant qu'Homme, autrement dit : ils fondaient la notion de patrie dans celle d'humanité et le patriotisme s'identifiait à une propagande idéologique internationale pour libérer les peuples de leurs liens traditionnels, comme on le vit déjà dans les guerres de 1793, comme on le voit encore quand on nous dit que la France est la patrie de la Liberté et de tous les hommes qui se libèrent de l'ordre naturel pour assouvir leurs instincts contre nature…

Retour à la chrétienté

De ce patriotisme caricatural, il importe de libérer les jeunes générations, car celles-ci n'ont plus conscience de ce que représente réellement la patrie, tant elle est mêlée à tout ce qui n'est pas elle-même. L'idolâtrie de la patrie qu'on a vu poussée très loin dans les guerres de masse de ces deux derniers siècles, n'a-t-elle pas été fatale au vrai patriotisme ? Il faut s'en référer sans cesse à sainte Jeanne d'Arc dont le patriotisme n'était ni laïcisé, ni spartiate, ni romain, et n'avait pas la raideur agressive de celui des Jacobins. Il était à la fois religieux et national.

Comme Jeanne, puisons dans les profondeurs de notre sang, de nos cités, de nos souvenirs d'enfance et dans les fastes d'un passé qu'illustrèrent Charlemagne et saint Louis qu'elle voyait tous les deux à genoux devant le trône de Dieu ! Comme elle, sachons entourer notre patrie d'un très noble sentiment d'allégeance envers Dieu qui en est le Créateur et le roi. Loin de tenir la patrie pour une fin en soi, sachons, au contraire, montrer aux jeunes générations son concours pacifique dans la famille des nations humaines ; alors leur apparaîtra la vocation chrétienne et civilisatrice que l'Histoire lui a toujours reconnue et que l'avenir attend encore d'elle comme de toutes les patries, chacune à sa mesure et selon son génie propre. Telle était la chrétienté, l'Europe de jadis, la seule internationale qui pût tenir, car elle ne brisait pas les liens naturels qui unissaient personnellement les hommes et ne supprimait ni les peuples, ni leur culture, ni leurs communautés ethniques et nationales.

Alors pourrons-nous retrouver les accents par lesquels les chevaliers d'autrefois louaient « doulce France », avec tout cet élan d'amour pour la vraie France, pour la terre des pères et pour les pères eux-mêmes, qui ne poussait point à l'agressivité systématique envers l'étranger, ni à des conflits fratricides au nom de telles ou telles idées de la patrie, mais qui, lorsqu'il fallait défendre le bien commun contre l'invasion, trouvait toujours des hommes vaillants et forts pour risquer et offrir leur vie. Ceux-ci ne disaient pas que « mourir pour la patrie c'est le sort le plus beau », car mourir pour Notre Seigneur Jésus-Christ est autrement plus beau, mais le don de soi qu'ils manifestaient sur le champ de bataille était la plus belle forme de charité chrétienne : donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Pour échapper à l'idolâtrie jacobine d'une idée de la patrie et pour ne plus voir ces guerres d'enfer[2] comme celle qui commença il y aura cent ans ce mois d'août et où fut jetée sans préparation toute une génération talentueuse (Jean-Marc Bernard, Charles Péguy, Ernest Psichari…) par des politiciens imprévoyants et asservis aux puissances de l'Or, il faudra bien un jour que l'on songe à confier de nouveau le pays à une famille qui l'incarne en se perpétuant d'âge en âge. Un roi, plus que n'importe quel politicien de passage, saurait se montrer économe du sang des jeunes Français.

Il faut aussi en finir avec l'idéologie actuelle de la patrie, vue comme la

Harangue prononcée à ses hommes par le général Charrette

« Notre Patrie à nous, c'est nos villages, nos autels, nos tombeaux, tout ce que nos pères ont aimé devant nous. Notre Patrie, c'est notre Foi, notre Terre, notre Roi. Mais leur Patrie à eux, qu'est-ce que c'est ? Vous le comprenez, vous ? Ils veulent détruire les coutumes, l'ordre, la tradition. Alors, qu'est-ce que cette Patrie narguante du passé, sans fidélité, sans amour ? Cette patrie de billebaude et d'irréligion ? Beau discours, n'est-ce pas ? Pour eux, la Patrie semble n'être qu'une idée ; pour nous, elle est une terre. Ils l'ont dans le cerveau ; nous, nous l'avons sous les pieds, c'est plus solide ! Et il est vieux comme le diab' leur monde qu'ils disent nouveau et qu'ils veulent fonder dans l'absence de Dieu… Vieux comme le diab'… On nous dit que nous sommes les suppôts des vieilles superstitions… Faut rire ! Mais en face de ces démons qui renaissent de siècle en siècle, sommes une jeunesse, Messieurs ! Sommes la jeunesse de Dieu. La jeunesse de fidélité ! Et cette jeunesse veut préserver, pour elle et pour ses fils, la créance humaine, la liberté de l'homme intérieur ».

1. Jean de Viguerie, *Les deux patries*, Ed. Dominique Martin Morin, 1998

2. Pierre Benoit, *Les guerres d'enfer et l'avenir de l'intelligence*, Au Pigeonnier, Saint-Félicien (Ardèche), 1925

championne de la laïcité et permettant de s'affranchir des derniers restes de la loi naturelle en matière de mariage et de reproduction de l'espèce. De telles divagations seraient impensables si nous avions une monarchie, qui, comme disait Bossuet, « dure et se perpétue par les mêmes causes qui font durer l'univers et qui perpétuent le genre humain »[3]. Alors, la patrie retrouverait toutes ses fraîches vertus de fidélité, d'honneur et de fécondité…

3. Jacques-Bénigne Bossuet, *Maximes et réflexions sur la politique*, Ed. du Fuseau, 1964

Ernest Psichari
(1883 – 1914)

— *Père Jean-Dominique, O.P.* —

La terrible guerre de 14-18 réalisa une véritable hécatombe. Du côté allemand, en comptant les victimes des campagnes de Russie, on compte un million six cent mille morts.

Du côté allié, le chiffre monte à un million quatre cent cinquante mille. Au-delà de ces morts dans des conditions atroces, on pense aux veuves, aux orphelins, aux fiancées meurtries dans leur plus bel espoir, à tant de vies mutilées, de souffrances inutiles. Cette saignée laissa de profondes traces dans la vie morale et religieuse de la France. Mais aussi dans sa vie intellectuelle. Dans les charniers de l'est moururent en effet des hommes du rang, certes, et avec quelle bravoure ! mais également toute une élite intellectuelle qui laissait augurer, à la veille de la catastrophe de 1914, un renouveau, une véritable réforme intellectuelle et morale du pays. Parmi ces jeunes vies fauchées par la stupidité humaine, un cas nous paraît représenter tout particulièrement sa génération, celui d'Ernest Psichari, qui mourut à Rossignol (Belgique) le 22 août 1914.

L'intellectuel de gauche

L'enfance et la jeunesse d'Ernest Psichari ne le préparaient guère à figurer en tête du palmarès des héros chrétiens de notre temps. Il naît en effet le 27 septembre 1883 dans une famille résolument athée. Sa mère est la fille d'Ernest Renan, qui acquit une sinistre renommée par ses critiques acerbes contre l'Église. Sa *Vie de Jésus* entraîna de nombreux intellectuels dans l'apostasie.

À la maison, on lit beaucoup, on parle, on discute, on fait bonne figure dans la société parisienne. Très tôt, Ernest se montre brillant, enthousiaste pour les grandes idées de son époque. Il milite avec ardeur aux côtés des dreyfusards. Il est le type même de l'intellectuel de gauche, vivant de la fortune familiale, construisant des châteaux sur la lune, se croyant meilleur que tout le monde, ne sachant parler qu'au futur pour annoncer des printemps fleuris, ou au passé pour critiquer ses aïeux. Ernest mène à Paris une vie artificielle et fiévreuse.

Le désastre

Or ce château sur la lune n'est qu'un château de cartes. À l'âge de vingt ans, Ernest s'éprend d'une femme beaucoup plus âgée que lui qui lui refuse son amour. Déception amoureuse, choc profond qui le fait tomber dans un sinistre désespoir. De jour en jour, sa vie s'engloutit dans les ténèbres et le dégoût. Il quitte la maison paternelle, erre dans Paris, trouve quelques occupations qui le nourrissent à peine. Il se jette dans la débauche pour oublier cet amour impossible qui lui ronge le sang. Et le fier intellectuel de gauche, le beau parleur qui avait raison sur tous en arrive à l'ultime déchéance ; il tente de se suicider en avalant un poison mortel. Miséricorde de Dieu : un ami arrive à temps pour le faire revenir à lui-même. Qu'à cela ne tienne ! À peine sorti du coma qui devait l'engloutir, le désespéré trouve assez de force pour retirer un révolver de sa poche. Son ami se jette sur lui, ils se battent violemment, l'arme tombe à terre. Ernest est sauvé… pour un temps.

Quelle belle image de notre temps ! L'utopie idéaliste de l'athéisme militant s'écroule et sombre dans le désespoir et le néant au moindre tremblement… de cœur.

Le long redressement

Et pourtant tout n'est pas perdu. Rien n'est jamais perdu, du reste, même pour les hommes qui se soûlent tous les jours au plus funeste des poisons, dans la stupidité et les vices les plus honteux.

Nous sommes en 1903, Ernest Psichari va commencer un long chemin, le chemin de la foi qui aboutira à son suprême sacrifice sur le champ de bataille, le 22 août 1914. Du reste, comme dans toute véritable conversion, ce n'est pas tant Ernest qui se rapproche de Dieu, c'est Dieu qui se rapproche d'Ernest. Le Bon Pasteur part à la recherche de sa brebis perdue, la lumière du ciel envahit peu à peu les ténèbres de son âme.

Or le chemin parcouru par la lumière pour atteindre le petit-fils de Renan fut pour le moins surprenant.

Après sa tentative de suicide échouée, il se retire dans la solitude à la campagne, et là, lui vient une idée saugrenue : je m'engagerai dans l'armée.

Il ne connaît pas la religion, en effet, comment pourrait-il tourner son regard vers une lumière dont il n'a aucune idée ? Il se voit pourtant miné par un virus qui le ruine. Il lui faut en urgence une force qui le protège contre lui-même. Et il se

tourne vers l'armée. Quel scandale pour les fiers antimilitaristes de ses proches ! Pourtant, il devine qu'il ne pourra se reconstruire qu'en s'attachant à une discipline. « Nous sommes de ceux qui brûlent de se soumettre pour être libres » écrira-t-il dans *Les voix qui crient dans le désert*. C'est le service des armes, les vertus militaires, et plus profondément l'engagement pour sa patrie, qui le remettront debout. En 1904, il s'enrôle dans l'artillerie coloniale qui le conduira au Congo, au Tchad et en Mauritanie. Et il n'est pas déçu. Petit à petit, il passe d'une vie artificielle et d'un milieu délétère à la réalité. Surtout, au-delà de la vie pauvre et vraie de ses campagnes d'Afrique, dans la silencieuse beauté du désert, c'est une mère qu'il trouve, une mère à écouter et à servir, la France.

La conversion

Cependant, ni l'Afrique ni l'armée ne le convertissent, mais une grâce persévérante et délicate de Dieu, le doigt du Saint-Esprit qui se fraye un chemin dans les complications du tempérament, dans les fiertés et les illusions du rationaliste. Ernest Psichari laisse merveilleusement deviner, plus qu'il ne décrit, ce long travail de la grâce dans *Le voyage du Centurion*. Plus le temps passe, plus il a soif. Non pas de belles idées : désormais, « c'est un Maître qu'il cherche, un Maître de vérité » (*Les Voix qui crient dans le désert*).

En outre, comme souvent, la Providence se sert, pour conquérir cette âme, d'un de ses instruments privilégiés, celui de la charité chrétienne, celui de l'amitié. Quelques officiers, bien sûr, Charles Péguy aussi, mais surtout Jacques et Raïssa Maritain œuvrèrent avec autant de tact que de persévérance à disposer Psichari à la lumière de la foi.

Car depuis leur première amitié de lycéens, quelque chose s'est passé dans la vie de Maritain. Il s'est marié et peu après, grâce à la rencontre de Léon Bloy, il s'est converti (1906). Désormais, les deux époux cherchent à faire partager à leur entourage la flamme qui les brûle. Dès 1907, Jacques Maritain écrit à Ernest Psichari en Afrique : « J'espère que tu nous reviendras de ces solitudes croyant en Dieu ». De la montagne de La Salette, il lui envoie ce message : « Il me semble qu'elle pleure sur toi, cette Vierge si belle, et qu'elle te veut. Ne l'écouterais-tu pas ? » Et il lui avoue même son pressentiment de sa vocation religieuse. Jacques se fait insistant, il offre des médailles à son ami, lui enjoint de la porter « sur soi, attachée à un cordon autour de ton cou ou de toute autre manière. »

Enfin, au cours d'une belle soirée, au tout début de l'année 1912, Ernest reçoit la grâce décisive. Il se voit contraint par une force irrésistible à se mettre à genoux et se met à adorer la force qui le courbe, avec « toute certitude que les besoins de son cœur seraient satisfaits ». Il passe « sans à-coup de l'état d'incroyance à la foi » [1].

Lorsqu'Ernest revient d'Afrique, en 1912, il a trouvé la foi. Mais voyant ses hésitations à faire le dernier pas, Maritain se fait plus pressant que jamais : « Entre dans son Église par la porte royale de la Paix et de la Lumière, sans nul retard sur la grâce » [2].



Et en effet, le 3 février 1913, dans l'appartement des Maritain, Ernest Psichari rencontre le Père Clérissac, O.P. Ils parlent pendant deux heures. Les deux âmes se comprennent parfaitement. Le lendemain, première confession, puis confirmation le plus tôt possible ; le dimanche suivant, première communion, puis pèlerinage d'action de grâces à Chartres.

Quel émoi dans les milieux parisiens ! Le petit-fils d'Ernest Renan se convertissant. Et non pas dans le schisme orthodoxe, ce qui eût été un moindre mal pour cette société rationaliste, mais le voilà catholique romain, ultramontain, « calotin », et bientôt tertiaire dominicain. Calamité bien pire qu'un internement définitif dans un asile de fous.

Psichari comprend bien la portée de sa décision. Il est revenu au passé de la France et de ses aïeux, il rappelle aux siens l'héritage qu'ils ont dilapidé. Il a pris délibérément « le parti de ses pères contre son père » [3]. Ce mot éveilla en Charles Péguy une vive admiration : « Ce mot admirable et incroyablement profond et ensemble intelligent d'Ernest Psichari. (…) Tout est là, tout est dit, et tel est le programme et la dure destinée de notre génération. (…) C'est nous qui sommes la tradition, c'est nous qui sommes la continuité. (…) C'est nous qui sommes leurs pères. Et ils sont de bien mauvais fils » [4].

Merveilleuse définition de l'attachement des plus jeunes à une Tradition qu'ils n'ont pas connue mais qu'ils ont retrouvée.

L'immolation

Nous sommes en février 1913. Il ne reste à Ernest que dix-huit mois à vivre. Il n'en sait rien, mais Dieu le sait. On le voit en effet inondé par des grâces très fortes. Il suit courageusement la règle de vie que le père Clérissac lui a donnée : « Tenez-vous à chaque instant comme si vous alliez, l'instant d'après, communier ou mourir ». Les témoignages qu'il laisse de sa vie spirituelle sont vraiment ceux d'un saint, vivant sans cesse « *ante faciem Domini*, et combien misérable » [5], comme « un pauvre qui mendie Jésus-Christ » [6], visité par « ce rayonnement d'espérance qui nous force à tomber à genoux dès qu'un peu de solitude nous est laissé » [7], « tremblant d'écrire en présence de la Très Sainte Trinité » [8].

1. Lettre d'Ernest Psichari à l'abbé Loyer.
2. Lettre de Jacques Maritain, le 13 janvier 1913.
3. *L'appel des armes*, p. 221.
4. Charles Péguy, *L'Argent, suite*, p. 89-90.
5. Lettre d'Ernest Psichari, 12 juillet 1913.
6. Lettre d'Ernest Psichari, 10 avril 1913.
7. Lettre d'Ernest Psichari au père Clérissac.
8. Lettre d'Ernest Psichari à Paul Bourget.

Bientôt, il est reçu dans le Tiers-ordre de saint Dominique, à qui il demande « cette force souveraine, cette large adhésion à Dieu, cette santé morale et spirituelle » qui caractérise son ordre[9], « la grâce victorieuse et sereine, la foi véritable, toute nourrie de la lumière éternelle, (…) cette clarté immatérielle où il n'y a plus que le Père, et le Fils, et leur mutuel amour le Saint-Esprit »[10].

Mais l'heure a sonné de l'ultime sacrifice. Début août 1914, son régiment est envoyé sur le front de Belgique. Le lieutenant Psichari part sans aucune illusion. « Nous ne sommes pas prêts, écrit-il à un prêtre à la veille du départ, mais j'ai confiance au Sacré-Cœur. » Car il comprend la dimension religieuse du conflit : « Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grande causes à quoi j'ai voué ma vie », la France et la foi catholique. Plus profondément, comme de nombreux soldats de ce temps, il comprend que cette guerre est un châtiment pour les péchés de la France : « Nous savons bien nous autres que notre mission est de racheter la France par le sang »[11].

Vers le 19 août 1914, le corps colonial est arrivé auprès de Rossignol, en Belgique. Les jours se passent en ordres et contre-ordres, en départs soudains et en attentes stériles. On s'épuise, on ne mange ni ne dort convenablement. Le 21, on reçoit l'ordre du combat pour le lendemain. Là, malgré tous les avertissements des habitants et des services de renseignements, les généraux commandent l'assaut contre les ennemis nettement supérieurs en nombre et en armes. C'est le massacre. Le général s'entête. Beaucoup de soldats crient à la traîtrise. Les dernières charges se font à la baïonnette. Psichari court partout pour encourager et apaiser les hommes. Lorsqu'il revient du poste de secours où il a emporté un ami, il est tué à bout portant.

Cette fin tragique d'un converti qui avait atteint si rapidement les sommets de la vie mystique unit en un geste l'héroïsme de la nature et celui de la grâce, l'immolation de soi au service de la patrie et le sacrifice propitiatoire pour les péchés de ses pères. Dans ce dernier combat qu'il sait perdu d'avance, dans cette mission stupide d'un soldat abandonné par ses chefs, Ernest Psichari reçoit la grâce de la paix souveraine, de la bonté, de la constance à tenir le poste qui lui a été confié. Il livre sa vie comme le Sauveur qui l'avait arraché de sa fange quelques années auparavant.

Un siècle plus tard

Cent ans après sa mort, Ernest Psichari livre aux jeunes générations de graves leçons :

– La conversion est toujours possible, crie-t-il par-dessus le siècle, les émules de Renan et de ses rejetons désespérés restent toujours capables de recevoir la grâce. Qui la leur méritera ?

– « Je veux que vous soyez un saint »[12]. Dieu n'a pas le bras raccourci, il prodigue ses grâces de vie mystique en proportion de l'avancée des forces du mal.

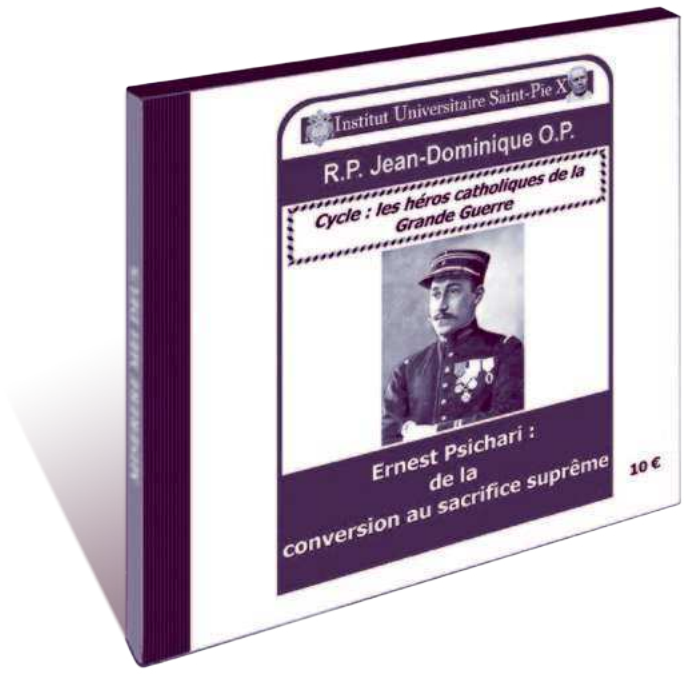
– Un véritable militant de la sainte foi reste debout à son poste. À l'encontre du « À quoi bon ? », corrosif des élans les plus généreux, l'officier tombé sur le champ de bataille le 22 août 1914 appelle les chrétiens à résister avec ténacité au monstre apparemment invincible qui les menace. Après la lecture du récit de la mort de Psichari, le Père Calmel s'exclamait :

« L'Église de la terre sera toujours militante parce qu'elle sera toujours le Royaume de Dieu dans un monde de péché. (…) Mais, au sein même de la lutte, lorsque nous faisons l'expérience que tout manque et que, dans l'immédiat, la défaite est assurée, il nous est possible non seulement de ne pas rugir de fureur et de désespoir, mais de goûter la joie que Dieu donne et la douceur de sa consolation ».

Les chances de succès vous paraissent dérisoires ? Ce n'est pas la question, répondrait Psichari. À Dieu l'honneur, au chrétien le labeur. À Dieu la victoire, au chrétien le combat. À Dieu la lumière, au chrétien la nuit de l'espérance. À Dieu la conversion des âmes, au chrétien le témoignage humble et tenace de la foi.

– La dernière leçon du lieutenant Psichari est sans doute la plus importante. À la jeunesse de notre temps, il prêche fortement le sens des responsabilités : si tu ne prends pas le drapeau de la chrétienté, personne ne le fera à ta place. Si tu ne te lances pas dans la croisade comme le firent tes aïeux, le tombeau du Christ (les intelligences, les temples, les familles) seront à jamais la proie de l'ennemi.

« Nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, traînée partout, rivée à nous, d'une accablante responsabilité. (…) Nous ne sommes pas des amateurs, ni des touristes – sachant ce qu'on attend de nous. Nous ne sommes pas des gens spirituels, et nous contestons même leur esprit aux 'spirituels', aux 'fins causeurs', à tous les pantins peinturlurés de couleurs brillantes, et qui prétendent encore maintenir la 'vraie tradition française'. Nous ne sommes pas des hommes de salon, ni de boudoir, ni de fumoir. Nous sommes de bons ouvriers »[13].



9. Lettre d'Ernest Psichari au Prieur du couvent dominicain de Rijkolt, 25 janvier 1914.

10. Lettre d'Ernest Psichari au Père Barnabé Augier, O.P., le 20 novembre 1913.

11. *Les Voix qui crient dans le désert*, Éd. Conard, Paris, 1947, p. 189.

12. Adieu du Père Clérissac à Ernest Psichari, le 12 février 1912.

13. Ernest Psichari, *Les voix qui crient dans le désert*, Éd. Conard, Paris, 1947, p. 114.

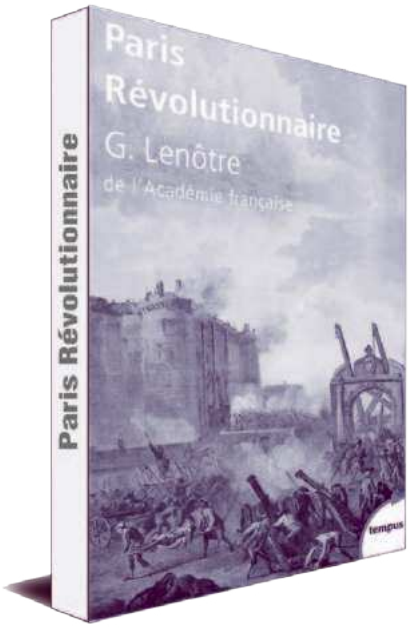
Redécouvrir Paris

— *Abbé Philippe Bourrat* —

La mode est à la redécouverte des lieux chargés d'histoire.

Le succès des ouvrages de Loránt Deutsch y est sans doute pour quelque chose. Plus rigoureux et mieux inspiré, le chroniqueur d'histoire Gaston Lenôtre a publié en 1895 une étude fouillée sur quelques-uns des lieux parisiens de la Révolution française. L'approche, qui se veut volontairement anecdotique, mais vérifiée aux sources et aux archives les plus sûres, permet de mieux connaître l'origine et l'agencement des lieux qui ont servi de décor aux drames de la Révolution, mais aussi, souvent, de corriger des idées reçues.

On revit l'agitation du château des Tuileries qui accueille en catastrophe la cour de Versailles, en octobre 1789, et annexe ensuite le couvent des Capucins et celui des Feuillants qui le jouxtaient. On suit l'ascension de Robespierre dans la maison du bourgeois Duplay qui l'accueillit jusqu'à sa chute. On assiste aux procès expéditifs, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où fut perpétré l'un des massacres de prêtres de septembre 1792. On redécouvre la Conciergerie qui abrita Marie-Antoinette durant ses derniers jours, en reconstituant la configuration des pièces de la prison et en passant au crible les inventions tardives de ceux qui cherchèrent à se donner rétroactivement un rôle honorable auprès de la Reine, sous la Restauration. On suit Charlotte Corday qui vint de sa province à Paris, déterminée à assassiner Marat. Mais on visite aussi les maisons de Danton, le Club des Jacobins, l'église Sainte-Madeleine du couvent des Cordeliers, autant de lieux où l'auteur enquête, et dont il livre les secrets et le devenir, plans à l'appui, avec les connaissances disponibles au moment où il écrit son ouvrage.



La petite histoire sert de décor à la grande, sans que d'ailleurs celle-ci soit racontée, le lecteur étant supposé instruit de la chronique des événements tragiques. La précision historique, l'évocation vivante et humaine des portraits choisis ne sont pas exempts de jugements critiques sur les terribles événements de la période étudiée. L'ouvrage méritait d'être réédité.

Paris révolutionnaire - Gaston Lenôtre (Théodore Gosselin 1855-1935) - Tempus Perrin - 414 pages - 10 €

Euthanasie : une nouvelle peine de mort ?

L'euthanasie est au cœur des débats. Bien des arguments nous sont présentés pour justifier cette nouveauté : mourir dans la dignité, mettre fin à une vie qui n'a plus de valeur, ne pas s'acharner à soigner inutilement, ne pas imposer au malade des souffrances inutiles…

Qu'en penser ? Quelles réponses opposer à ces arguments ?

Que dit la loi actuelle ? Quelle est la pratique médicale actuelle ?

Quel est le contenu précis des projets législatifs ?

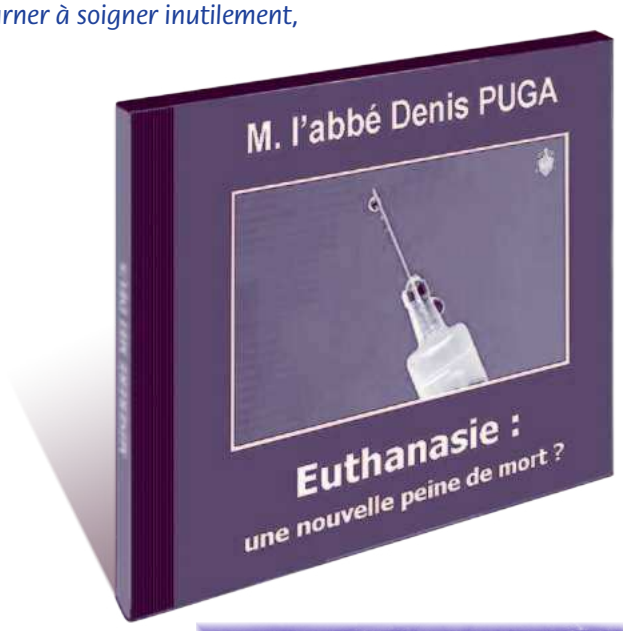
Voilà quelques-unes des interrogations auxquelles M. l'abbé Puga répond avec clarté et précision.

Prêtre, ancien professeur de théologie morale, le conférencier nous fournit un argumentaire documenté et démonstratif.

Une conférence à écouter et à faire écouter à vos connaissances…

1 CD format audio – 8 € + port 1,50 €

Commande à adresser à : Institut Universitaire Saint-Pie X, 21 rue du Cherche-Midi, 75 006 PARIS. Chèque à l'ordre de : Institut Universitaire St-Pie X



ACTIVITÉS DE LA PAROISSE

Dimanche 6 juillet
- 10 h 30 : première messe de M. l'abbé Cyprien Joguet
- 17 h 45 : concert d'orgue par Susanna Veerman et Wim Does (œuvres de Sachsen, Weimar, Boëly, Mozart, de Boeck, Dubois et Bélier)

Du samedi 12 juillet au dimanche 27 juillet
- camp de Cadres

Samedi 12 juillet
- vente de livres à partir de 16 h 00

Dimanche 13 juillet
- 10 h 30 : première messe de M. l'abbé Benoît Laurent
- 15 h 30 : récitation du rosaire en l'honneur de Notre-Dame de Fatima
- vente de livres de 9 h 00 à 14 h 00 et de 16 h 00 à 20 h 00

Dimanche 20 juillet
- 10 h 30 : première messe de M. l'abbé Loïc Verschuur

Dimanche 10 août
- 17 h 45 : concert d'orgue par Mme Marlys Austin et M. Lynn Nielsen (œuvres de Balbastre, Franck, Bach, Caccini, Dupré, Gounod, Dubois)

Du 12 août au 16 août
- neuvième Université d'été à Saint-Malo

Mercredi 13 août
- 15 h 30 : récitation du rosaire en l'honneur de Notre-Dame de Fatima

Vendredi 15 août
- 16 h 00 : procession du 15 août et renouvellement du vœu de Louis XIII

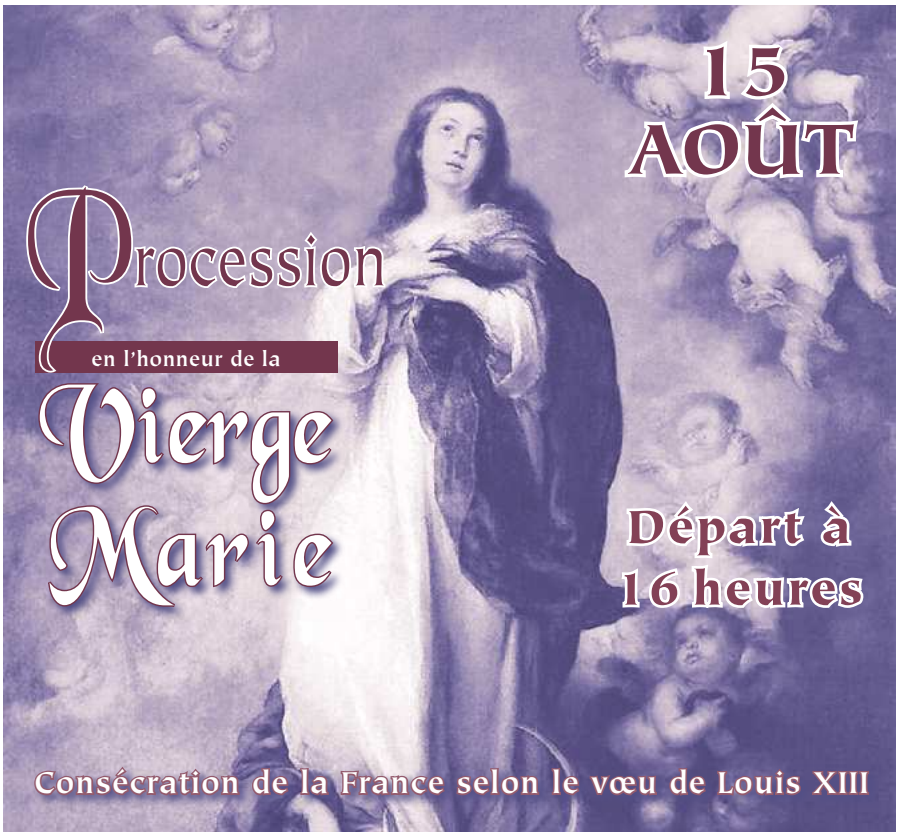
Mardi 26 août
- 19 h 30 : réunion du chapitre de l'Ordre des Chevaliers de Notre-Dame

Dimanche 7 septembre
- 10 h 30 : dernière messe de M. l'abbé Xavier Beauvais et pot d'adieu sur le parvis
- 17 h 45 : concert d'orgue par Jean-Christophe Souberbielle « L'orgue serviteur de Dieu à travers le temps » - œuvres de Buxtelhude, Bach, Dupré, Vierne

Lundi 8 septembre
- Rentrée de l'École Saint-Louis

Mardi 9 septembre
- Reprise du service d'entraide

Jeudi 11 septembre
- 20 h 00 : reprise des cours de catéchisme pour adultes



Vendredi 12 septembre
- 9 h 00 : messe de rentrée de l'École Saint-Louis

Samedi 13 septembre
- 13 h 00 : reprise des cours de catéchisme pour adultes
- 14 h 30 : récitation du rosaire en l'honneur de Notre-Dame de Fatima
- 14 h 30 : reprise des cours de catéchisme pour enfants
- 16 h 00 : messe des catéchismes

Lundi 15 septembre
- A partir de la messe de 18 h 30 : réunion du Tiers Ordre de la FSSPX

Mardi 16 septembre
- 19 h 30 : réunion du chapitre de l'Ordre des Chevaliers de Notre-Dame

Mercredi 17 septembre
- 19 h 30 : reprise des réunions de la Conférence Saint-Vincent de Paul

Mardi 23 septembre
- 20 h 00 : reprise du cours de catéchisme de doctrine approfondie

Vendredi 26 septembre et samedi 27
- Colloque sur le cardinal Pie - deuxième centenaire de sa naissance

Dimanche 28 septembre
- Quête pour les Bénédictines de Perdechat

BULLETIN D'ABONNEMENT

❒ Simple : 25 euros ❒ De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle .....

Adresse .....

.....

Code postal ..... Ville .....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET — A expédier à M. Eric Brunet, LE CHARDONNET 23, rue des Bernardins — 75005 Paris

Veuillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue…).